

Les Évènements Aléatoires

Avertissement

Nouvelle édition du titre *Les Évènements Aléatoires* publié une première fois en novembre 2016, chez Rebelle éditions. Je voulais préciser, à l'intention de mes lecteurs, que les modifications que j'ai apportées dans cette version ne changent pas le fond de l'histoire.

©Véronique d'Anthonay, Éditions Bel Orme.

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-4581-7

Dépôt légal, mai 2020.

Véronique d'Anthonay

Les Évènements Aléatoires

Méfiez-vous d'un homme qui a tout perdu...

THRILLER PSYCHOLOGIQUE

DU MÊME AUTEUR

Roman

Raphaël a l'air d'un ange, juin 2019, Éditions Bel Orme.

Nouvelle

L'Insoutenable fragilité de l'être, à paraître en mai 2020, recueil de nouvelles aux Éditions Bel Orme.

*À mes parents qui m'ont offert une enfance in-
souciante et propice au développement de
l'imaginaire.*

À Marijka, ma chère belle-mère.

*À mon mari et mes trois enfants qui me donnent
l'énergie d'écrire chaque jour.*

*La vie n'est que l'accumulation d'évènements
aléatoires auxquels l'homme prête un sens.*

Un sens qu'il appelle le destin.

PROLOGUE

Mathilde Wallace sortait précipitamment d'une élégante maison cosue de Neuilly-sur-Seine, très agitée. Une femme brune sur le pas de la porte essayait désespérément de la retenir, l'agrippant par la manche de son manteau, elle la suppliait de rester encore un peu.

— Attends qu'il fasse jour, ce n'est pas raisonnable.

Mais Mathilde ne l'écoutait pas. Elle tenait fermement le Maxi-Cosi de peur qu'elle ne lui arrache ; le bébé imperturbable continuait de dormir à poings fermés. De l'autre bras qu'elle avait dégagé des griffes de son amie, elle soutenait ses deux garçons ensommeillés en s'enfuyant dans le brouillard de cette nuit encore inachevée.

Elle se dirigea péniblement vers sa voiture, installa les enfants à l'arrière, boucla les ceintures de sécurité et glissa la clé dans le contact quand son attention fut éveillée par une lumière qui irradiait à travers les stores d'une maison voisine. Elle les vit bouger, quelqu'un était derrière la fenêtre et la surveillait. Elle en était certaine. Il était là. Un frisson la parcourut. Elle tourna la clé et démarra sans se retourner une dernière fois vers la source lumineuse qui l'avait apparemment affolée.

Mathilde Wallace s'enfuyait comme si elle avait le diable à ses trousses.

Elle roulait toujours à vive allure en entrant sur l'autoroute A10, un flot d'images se bousculait dans sa jolie tête. Elle exerça une pression supplémentaire sur l'accélérateur ; la vitesse l'enivrait, elle avait l'impression de s'envoler très loin de toutes les horreurs qu'elle avait vécues. Elle regardait la route avec attention, sa concentration au maximum, elle ne pensait plus à rien, juste cette sensation délicieuse d'être un oiseau. Elle était bien tout à coup. Elle se dit qu'elle avait pris la bonne décision. Le silence emplissait l'habitacle, ses enfants dormaient profondé-

ment sur la banquette arrière. Elle poussa un long soupir pour évacuer la tension.

Dehors, la nuit était intense, noire et profonde comme peuvent l'être les nuits d'hiver. Le silence l'enveloppait, elle ne distinguait pas la moindre petite étincelle de lumière, hormis celles qui éclairaient sa trajectoire. Elle était seule sur l'autoroute depuis un moment. Rien. Personne ne la suivait. C'était bon signe.

Elle commença à détendre ses nerfs à rude épreuve en reculant le dos contre le siège confortable de sa BMW. Elle frotta ses omoplates sur le cuir lisse et appuya ses mains plus vigoureusement sur le volant. Ses bras commencèrent à se décontracter et le reste de son corps allait suivre, mais elle leva les yeux et vit des phares se refléter dans son rétroviseur, des phares qui se rapprochaient très vite...

Bon sang ! À quelle allure cette voiture peut-elle rouler ?

Elle suivait l'avancée du véhicule en jetant de rapides coups d'œil au rétroviseur. Des gouttes de sueur humidifièrent ses tempes.

Mais non, Mathilde, calme-toi, ça ne peut pas être lui, ce doit-être un de ces fous du volant, rien de plus.

Elle allait se rabattre vers la file de droite afin de laisser passer le bolide, mais il la devança, il changea de file.

Ah ! Encore un taré qui ne peut pas attendre deux secondes que je me rabatte, il va sans doute me doubler par la droite. À moins que ce ne soit lui ?

Elle observa la voiture qui se rapprochait encore. Une centaine de mètres les séparait. Elle scruta le rétroviseur pour essayer de reconnaître la marque du bolide, mais il faisait trop sombre et elle n'avait jamais été très douée à ce jeu-là. C'est alors qu'elle vit autre chose qui l'inquiéta : elle eut l'impression que la voiture zigzaguait légèrement, elle leva le pied de l'accélérateur, la voiture arrivait toujours aussi vite.

— Ça y est, vas-y passe, laisse-moi tranquille.

Alors qu'elle tourna son visage pour tenter d'apercevoir celui du conducteur un grand fracas résonna dans la nuit. Plus rien. Le silence glacial.

Une demi-heure plus tard, les sirènes hurlaient sur l'autoroute.

I

NARCISSE

L'histoire la plus détaillée de Narcisse est rapportée dans le livre III des Métamorphoses d'Ovide. Mais d'autres versions existent ; celle du grec Pausanias au IIe siècle (Description de la Grèce : Livre IX, ch31, section8) : Narcisse avait une sœur jumelle dont il était fou amoureux. À sa mort, il est accablé de douleur. Un jour, en se penchant à la surface de l'eau, il croit voir le visage tant aimé dans ce qui n'est que son propre reflet. Il ne pourra plus s'arracher à cette contemplation, cette merveilleuse illusion qu'il essayera d'attraper un jour et qui l'engloutira.

Interview du 21 janvier 2035 – Juliette Wallace pour « Le Figaro littéraire ».

— Pourquoi cette histoire de Narcisse, moins répandue que l'autre – celle où il se noie dans son propre reflet –, pour illustrer la première partie de votre roman ?

— C'est vrai, j'ai conscience d'avoir peut-être surpris mon lecteur en utilisant une version moins connue, mais elle colle mieux au narcissisme de mon personnage principal.

— Mais dans cette version, Narcisse aime sa sœur à la folie, il y a une dualité, il est donc moins narcissique que dans l'histoire classique ?

— Il aime sa sœur, oui, c'est vrai, mais sa sœur c'est lui...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Dans mon roman, le protagoniste croit aimer sa femme à la folie – comme si elle faisait partie de lui-même, que sans elle il n'est plus rien – et il voudra à tout prix la retrouver. Comme Narcisse qui cherche sa

sœur éperdument et finit par confondre son reflet et le sien, car il n'y a plus de dualité, ils ne font qu'un.

— C'est l'amour fou, alors, c'est très beau...

— Et très destructeur aussi, car l'image qu'il voit à la surface de l'eau n'est qu'une illusion : elle n'existe pas. Ce n'est pas l'amour fou comme vous dites, ou alors il faudrait redonner à l'adjectif son sens psychiatrique, car c'est bien de folie dont il s'agit, de celle d'un homme qui ne voit dans l'autre que le reflet de ses propres désirs. Pour mon personnage principal c'est exactement ça, il croit aimer, mais n'aime que lui-même, l'autre n'existe pas, il est nié – ou il n'existe que pour le satisfaire –, ce qui explique sa grande douleur lorsque sa femme disparaît. Toute sa vie à terre et ses désirs enterrés. Il pleure sur lui-même et vous en conviendrez, cet amour-là est tragique, certes, mais ce n'est pas de l'amour, je pense même que c'est la première étape de la perversité.

SALETÉ DE DESTIN

Neuilly-sur-Seine - Octobre 2007

1.

John Wallace arriva enfin chez lui furieux et énervé, à deux heures du matin. Il fit le tour des pièces en s'injuriant, s'enfila une bouteille de whisky à trois quarts pleine et sombra dans un sommeil lourd, sans rêve, les lumières allumées dans toute la maison... Quand il se réveilla, deux policiers à la mine contrite l'observaient et une femme en blouse blanche s'affairait autour de son lit. Il réalisa qu'il était à l'hôpital.

— Monsieur Wallace... Nous sommes vraiment désolés pour l'accident... C'est tragique... vraiment tragique... Mais nous avons des questions urgentes.

John se redressa en prenant appui sur ses coudes.

— L'accident ?

Les deux agents échangèrent un regard en coin.

— Oui, votre femme et vos deux fils... Toutes nos condoléances.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Vous faites erreur ?

— Sur l'autoroute A10 tôt ce matin, mais votre petite fille est saine et sauve.

Des images lui traversèrent l'esprit à une vitesse folle, il ne comprenait plus rien, ça lui échappait. Il les regardait intensément, allant de l'un à l'autre, il espérait avoir mal entendu.

— Ce n'est pas possible, vous vous êtes trompés de chambre ou de personne, c'est ça, hein ?

Les flics baissèrent les paupières.

— Désolés, vraiment, mais ce n'est pas une erreur... Rappelez-vous : hier, la police est venue vous avertir, vous avez fait un malaise et on vous a transféré ici.

John essaya de se souvenir. Il fit un effort considérable pour rassembler ses pensées. C'était laborieux. Il scruta encore une fois leurs visages, mais dans leurs traits seulement l'expression d'une profonde pitié.

— Ils sont morts ?

Ils inclinèrent le menton.

— Oui...

Il se mit alors à crier. Il hurla comme si quelqu'un lui coupait les deux bras. La douleur était atroce. L'infirmière poussa les deux hommes et se précipita sur lui. Elle parvint à le maintenir par la seule force de ses poignets et lui murmura des paroles douces et apaisantes pour qu'il se calme. Elle lui promit de lui amener sa fille. Mais des spasmes violents secouèrent son corps. La jeune femme ne savait plus comment le contenir, elle fit signe aux flics qui regardaient la scène sans réagir.

— Aidez-moi ! Tenez-le.

Et ils parvinrent à le maîtriser. Il ne bougeait plus, avait glissé au fond de son lit, les yeux dans le vide comme s'il scrutait un point fixe sur le mur. C'est alors qu'une femme apparut dans l'embrasure de la porte. Elle avança dans sa direction, un bébé dans les bras. Elle l'approcha de John et il l'attrapa en gémissant, la couvrit de baisers, sanglota, son chagrin débordait de partout. Il suffoquait en serrant la petite fille contre sa poitrine. La pression qu'il exerçait sur le corps minuscule inquiéta la puéricultrice, mais il ne voulait plus la lâcher, il l'agrippait, résistait... Les infirmiers appelés à la rescousse lui injectèrent un tranquillisant puissant. Elle put reprendre l'enfant qui s'était mise à pleurer et poussa les deux flics dépités vers la sortie.

John Wallace resta plusieurs jours dans un état semi-végétatif, ne parlait pas, ne bougeait pas, mais il pleurait. Beaucoup. L'équipe médi-

cale ne s'alarmait pas outre mesure, jugeant son comportement adapté à l'évènement, ils décidèrent même de le faire assister aux funérailles.

Ce matin-là, deux infirmiers réussirent à l'extraire de son lit et de son hébètement pour l'habiller et le conduire jusqu'à l'église. John fixait les trois sinistres boîtes qui contenaient sa vie, incapable d'en détourner le regard et pourtant la vision des cercueils ne lui arracha aucune larme ; il les avait épuisées, les canaux lacrymaux sans doute desséchés d'avoir trop servi. Il se sentait épié par l'assistance au visage sombre, leurs regards compatissants, leurs mots de réconfort souillés par la gêne. Il aurait souhaité s'envoler loin de cette foule oppressante, mais il restait là, comme soudé au sol de l'église, retenu par le poids de ses peines. Il les voyait tous s'approcher de lui, le saluer, lui répéter le même lieu commun :

— Toutes mes condoléances, John, c'est tellement affreux...

Et il se laissait embrasser, consoler, réconforter sans dire un mot, les yeux vides, absents. Il tendait sa main glacée comme un automate et les gens s'éloignaient en lui adressant un sourire embarrassé.

Il se prêtait de bonne grâce à ces simagrées depuis deux longues heures quand il sentit son cœur se serrer de plus en plus, comme pris dans un étau, ce fut brutal, une douleur indescriptible. Deux bras solides le soulevèrent. Il eut l'impression réelle, cette fois-ci, de s'envoler, de partir vraiment, de quitter cet endroit, ce monde grouillant et superficiel, mais il réalisa quelques heures plus tard qu'il était de retour dans sa chambre d'hôpital avec Juliette, installée près de son lit, dans un berceau. Des jours et des nuits difficiles où il s'enlisait dans sa douleur. Il revoyait le visage de Mathilde et de ses fils, ça n'arrêtait jamais, et dans un brouillard, il apercevait les traits de connaissances venues prendre de ses nouvelles ; mais l'ancien John Wallace n'existait plus. Il avait perdu son essence pour devenir l'autre – le paria, celui dont tout le monde a pitié, mais dont personne ne veut. Comme si le malheur était contagieux, nauséabond, repoussant... Les visites se firent de plus en plus rares et espacées jusqu'à s'interrompre complètement au bout de trois semaines.

Il fallait qu'il se sorte de là, il ne pouvait pas renoncer et abandonner son enfant, il le devait à Mathilde, c'était la moindre des choses après toutes les erreurs qu'il avait faites.